

Dimanche 7 septembre 2025
Pasteur Darius G.

PRÉDICATION Luc 14, 25-33

Le calendrier des textes du jour de notre Église nous conduit aujourd'hui vers un passage qui, comme celui de la porte étroite entendu il y a deux semaines, ne fait pas forcément partie des plus faciles à recevoir dans le Nouveau Testament. Ce qui saute aux yeux assez vite dans cette péricope, c'est cette déclaration de Jésus : « *Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut être mon disciple.* »

On remarque tout d'abord que tout le monde y passe : père, mère, femme, enfants, frères, sœurs et même sa propre vie. Je suis presque certain que si cette parole était prononcée aujourd'hui, la liste inclurait aussi nos animaux de compagnie, pour lesquels nous pouvons avoir beaucoup d'affection et qui font partie de nos liens familiaux... mais ça, c'est une théorie que je ne peux pas vraiment prouver.

En tout cas, nous sommes face à un texte dur à interpréter, assez écrasant qui semble exiger énormément pour pouvoir devenir disciple.

Face à des textes comme ça, un des moyens pour se rendre la vie plus facile, c'est de regarder le grec. Mais ici c'est une mauvaise idée. Parce que Luc emploie le verbe « haïr » **μισείν** au lieu de préférer en français ce qui donne : « Si quelqu'un vient à moi sans haïr son père, sa mère... il ne peut pas être mon disciple ». Donc en fait, regarder le grec c'est même pire.

Mais il faut préciser que Luc essaie de rendre ici en grec une manière de parler très sémitique. En hébreu, le verbe « haïr » (**שָׂנֵא**, *śānē'*) n'exprime pas toujours une haine sentimentale, mais sert souvent une préférence relative. C'est une expression hyperbole qui met deux éléments en opposition pour signifier "aimer l'un plus que l'autre". Par exemple, dans la Genèse (29:30), il est dit que Jacob "haïssait" Léa, alors qu'évidemment il n'avait pas envers elle des sentiments de haine, mais c'est une façon de dire qu'il aimait moins que Rachel.

En ce sens, la traduction de la TOB « Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père », est pertinente, car elle fait entendre la primauté du lien au Christ sans entraîner toute la charge sémantique du verbe « haïr », qu'il faut toujours contextualiser et qui, pris littéralement, entrerait en contradiction avec le commandement : « Honore ton père et ta mère » (Ex 20,12).

Le détour par le grec aide donc à comprendre cette logique de « préférence », mais il ne résout pas le fond de la difficulté du texte. Récapitulons ce que nous avons compris jusqu'ici.

À première vue, Jésus semble poser trois conditions pour être disciple : le préférer à tous les liens familiaux, porter sa croix et renoncer à ses biens. Trois conditions qui apparaissent comme des exigences adressées à ceux qui veulent le suivre.

D'accord, comment devons nous comprendre les deux paraboles du texte alors? Bah si nous poursuivons cette logique, les deux paraboles du bâtisseur qui veut construire une

grande tour et celle du roi qui s'apprête à partir en guerre, faut les comprendre comme des conseils pour réussir à entrer dans cette voie exigeante du disciple qui renonce à tout.

C'est à dire que puisqu'il faudrait renoncer à presque tout ce qui nous entoure pour devenir disciple, Jésus utiliserait l'image du bâtisseur et celle du roi comme des conseils de prudence : pour dire attention il vaudrait mieux réfléchir avant de s'engager, pour voir si l'on est vraiment capable d'assumer le prix d'une telle marche. Ça c'est l'interprétation de base de ce texte.

Il faut savoir que, pendant des siècles, cette lecture de notre péricope a nourri un idéal de performance morale du chrétien. Car si l'on comprend le texte comme nous venons de le faire, il semble logique de conclure que, pour être disciple, il faudrait accumuler les renoncements, accepter les souffrances et consentir aux sacrifices.

Une telle compréhension du texte, et plus largement de la foi, a souvent conduit à une spiritualité marquée par la culpabilité, mais aussi par une forme de compétition, parce que le fait d'être disciple semble devoir se mériter.

Oui parce que le véritable croyant était celui qui supporte le plus de souffrances ou sacrifie le plus de biens. On a parfois valorisé la douleur pour elle-même, ou glorifié les privations comme une preuve de sainteté, au point que la vie chrétienne a pu apparaître comme un concours silencieux où chacun cherche à démontrer qu'il renonce plus que son voisin.

Or une lecture plus fine de ce texte nous invite à voir les choses différemment. Remarquons d'abord que les trois déclarations des versets 26, 27 et 33 sont toutes formulées de manière négative : « Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à... il ne peut pas être mon disciple.

», « Celui qui ne porte pas sa croix et ne marche pas à ma suite ne peut pas être mon disciple », « Quiconque parmi vous ne renonce pas à tout ce qui lui appartient ne peut pas être mon disciple ». On retrouve trois fois cette affirmation, comme un refrain : « il ne peut pas être mon disciple ».

Cette construction grammaticale change la manière dont on devrait entendre le passage. Jésus ne dit précisément pas : « Voici ce qu'il faut faire pour être mon disciple », comme s'il donnait des conditions à remplir. Comme il formule ces phrases de manière négative, il dit exactement le contraire : « Voici ce qui rend impossible d'être mon disciple. » Autrement dit, ce ne sont pas des conditions de possibilité, mais des conditions d'impossibilité.

Et cette observation grammaticale vient aussi réinterpréter les paraboles du texte. Si on les considère à la lumière de ce refrain négatif « il ne peut pas être mon disciple », on s'aperçoit que leur rôle n'est pas de montrer le chemin de la réussite, mais d'exposer l'échec.

Dans la première parabole, le bâtisseur pose les fondations mais ne parvient pas à achever sa tour et devient la risée de tous. Dans la seconde, le roi découvre qu'il n'a pas assez de forces pour affronter son adversaire et doit négocier la paix. Dans les deux cas, ce qui est souligné n'est pas l'exploit, mais l'incapacité. C'est l'échec qui est mis en avant ici.

Autrement dit, ces paraboles illustrent concrètement l'impossibilité d'être disciple déjà formulée dans les paroles de Jésus. Elles sont comme une mise en scène de notre

incapacité fondamentale à accomplir par nous-mêmes ce que nous rêvons de faire pour Dieu.

La conjonction « en effet » (traduction du grec **γάρ**) qui introduit les paraboles au verset 28 trouve alors toute sa justification. Jésus vient de répéter trois fois : « il ne peut pas être mon disciple », et les paraboles viennent *en effet* montrer pourquoi. Elles ne sont pas là pour inciter à mieux réussir, mais pour expliquer qu'il est impossible d'être disciple à l'image du bâtisseur qui finit sa tour et à l'image du roi qui ne peut pas mener sa guerre.

Il est impossible à l'homme de se faire disciple par lui-même. Toute tentative d'auto-construction religieuse, tout projet qui voudrait fabriquer sa propre sainteté, mène à l'échec. Le texte devient alors un discours qui, au lieu d'appeler à un engagement total dans une forme de repentance martyrisante, déjoue justement cette illusion de toute-puissance spirituelle et de possibilité d'y arriver par nos propres moyens. quête du mérite.

Alors, si c'est impossible d'être disciple et Jésus nous le dit clairement, que reste-t-il ? C'est là où ce texte nous prépare à une autre parole de l'évangile de Luc : « Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu » (Lc 18,27).

Pour résumer ce que nous venons de dire : la première lecture de ce passage nous laisse perplexe. L'interprétation qui en découle semble sous-entendre un appel de Jésus à devenir disciple au prix d'un chemin presque martyrisant, marqué par le renoncement à tout. Mais en y regardant de plus près, on découvre que ce que l'on prenait pour des conditions de possibilité de la vie de disciple sont en réalité des conditions d'impossibilité : ce sont précisément ces obstacles qui nous empêchent de devenir disciples par nous-mêmes.

Les deux paraboles apparaissent comme des illustrations de la condition humaine, incapable d'aller au bout de ses engagements les plus extravagants. Ce texte peut dès lors être entendu comme un discours sur la grâce de Dieu : bien qu'il nous soit impossible d'être disciples par nos propres forces, Luc nous rassure en disant au chapitre 18 verset 27 « ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu ».

Et c'est peut être ça la bonne nouvelle du jour, nous n'avons pas, nous, à nous épuiser dans une logique héroïque où l'on devrait faire preuve d'une radicalité parfaite pour être reconnus comme disciples. La Bonne Nouvelle se situe précisément dans le fait que le chemin du disciple n'est pas l'histoire de nos réussites, mais le récit de ce que Dieu rend possible à travers nous. Ce que Luc nous donne à entendre, c'est que l'Évangile n'est pas un contrat moral où il faudrait remplir toutes les conditions de l'engagement, mais un espace de grâce où Dieu prend en charge ce que nous n'arrivons pas à achever.

Vous devez sans doute prouver beaucoup de choses au travail, à l'école, dans votre famille, auprès de votre conjoint, de vos frères, de vos sœurs ou de vos enfants comme dans la liste de Jésus. Mais recevez cette bonne nouvelle : il y a quelqu'un qui vous connaît et vous accepte tels que vous êtes. Même si vous n'arrivez pas à achever les tours que vous avez commencées à bâtir, même si vos projets restent inachevés, le Seigneur vous accueille sans condition et vous n'avez rien à prouver.